

DEUX SOUVENIRS SUR LA GUÉRILLA

Afet

Vice Présidente de la Société d'Histoire Turque

I

Sous le règne d'Abdülhamid II... A l'Académie de guerre d'Istanbul un jeune officier de vingt ans à peine...

Une de ses particularités est celle-ci: il voit bouillonner en lui certains sentiments dont il n'a pas deviné le sens ni la nature, il n'est pas encore en mesure de leur attribuer une signification quelconque, qu'elle soit positive ou négative.

Il est désabusé. Il est triste. Il est en révolte, mû pas une impulsion incompréhensible de son âme. Révolte, mais contre qui? Pourquoi? Il l'ignore lui-même.

Un de ses camarades les plus intimes lui fait un jour cette remarque:

— Tu n'arrives pas à te réveiller à la sonnerie du matin. Il faut toujours que l'officier de service vienne secouer ton lit pour que tu te lèves.

— Tu as raison.

— Je ne comprends pas. Je te demande pourquoi tu mènes cette existence incompréhensible, et tu me dis: «Tu as raison». Je n'ai pas besoin de savoir si j'ai raison ou tort. Je voudrais que tu m'expliques pourquoi tu n'arrives jamais à te réveiller.

Ce camarade n'était pas le seul, parmi les amis du jeune officier, qui lui adressât cette question où perçait le blâme. L'état de celui-ci avait en effet attiré peu à peu l'attention de ses autres condisciples, qui l'avaient questionné, si bien que le jeune officier, devant ces questions pressantes, se crut obligé de s'expliquer, de calmer cette véritable armée d'alliés. Voici ce qu'il répondait:

— Camarades, quand je me mets au lit, je n'arrive pas à m'endormir comme vous. Je veille jusqu'à l'aube. C'est au moment où je m'assoupis qu'on sonne la diane. Et, bien entendu, je ne suis pas réveillé par la sonnerie. C'est un homme qui tient un bâton à la main qui secoue mon lit et me tire de ma torpeur. Alors, je me

sens peu dispos; j'ai le corps et l'esprit las. Les camarades que je rejoins à la salle d'études sont plus allègres que moi, plus joyeux.

Un professeur en uniforme militaire entre dans la salle d'études. Le cours commence, et il dit :

— Messieurs, vous savez tous désormais ce que c'est que la guerre, ce que c'est qu'une bataille. Mais savez-vous ce qu'est la guérilla? Elle est, celle-là, la plus ardue : La guérilla est une manœuvre militaire pleine de difficultés. Et il est tout aussi difficile d'en venir à bout.

Ce maître, c'est Bay Nuri de Trabzon, professeur de tactique militaire. Ce Bay Nuri, qui enseignait depuis des années à l'Académie, où se recrutaient les officiers d'état-major de l'armée turque, était connu comme un gentleman en même temps que comme un tacticien, un stratège audacieux. Le jeune officier le respectait comme tout le monde. Les paroles du professeur de tactique sur la guérilla l'avaient impressionné. Il était résolu à apprendre l'art de la guérilla. Il pria donc un jour son maître d'exposer sa leçon comme si une campagne de guérillas se développait dans une région déterminée de la Turquie, et de dire comment les mesures prévues en pareille occurrence devraient être appliquées à cette campagne hypothétique.

Cette prière avait été faite avec tant de courtoisie, elle répondait si parfaitement à la nature du maître que Bay Nuri, au cours suivant, soumit à la classe, qui comptait plus de cinquante élèves, le problème suivant :

«Istanbul est la capitale de l'Empire ottoman. Le gouvernement siège en cette ville. Pour une raison où une autre, les Turcs qui se trouvent dans l'intérieur d'un tracé allant approximativement du littoral oriental du Bosphore à İzmit et de là à la Mer Noire au nord se sont révoltés contre la capitale et ont entrepris la guérilla. I — Pourquoi la population de cette région réduite peut-elle se révolter, comment peut-elle conduire la révolte et la prolonger? II — Comment le gouvernement et l'armée de l'Empire ottoman peuvent-ils réprimer cette révolte? Répondre aux questions posées aux paragraphes I et II.»

Le maître se réjouissait d'avoir donné à ses élèves un devoir peu commun, un problème inusité de tactique à résoudre. Mais les élèves, en retour, paraissaient préoccupés: ils se demandaient comment ils pourraient se tirer d'affaire dans un cas aussi ardu, aussi délicat. Un seul parmi eux - précisément ce jeune officier que la sonnerie du matin ne parvenait pas à réveiller - était joyeux comme un

amoureux qui rejoint l'objet de son amour: Car il se trouvait avoir travaillé à résoudre le problème que le professeur de tactique, à son instigation, avait soumis à sa classe.

Le maître parti, une discussion s'élève parmi les jeunes gens. Qu'avait-on besoin de cela? Pourquoi avait-il soulevé sans raison pareille question? Tels étaient les reproches qu'on adressait au jeune officier.

II

Dix-sept ans plus tard, le 14 mai 1919 au soir, à un dîner à l'hôtel que Damad Ferid, grand vézir de Vahideddin, habitait à Nişantaş, İstanbul. Deux personnes sont invitées à ce dîner, dont l'une est Mustafa Kemal. Il nous apprend ce qui suit:

A l'heure convenue, je me trouvais chez le grand vézir. J'étais seul avec lui. Après l'échange de quelques phrases survint un assez long silence, pendant lequel j'examinai le grand vézir de Vahideddin. A un moment donné, il consulta sa montre, et dit:

— Où reste-t-il?

— Vous attendez quelqu'un? «demandai-je.

— Oui, j'attends Son Excellence Cevat Pacha.

C'était donc lui le deuxième invité. Nous retombâmes dans le silence. Quelques minutes plus tard arrivait Cevat Pacha. Et le grand vézir passait avec ses deux invités dans la salle à manger.

A table, les trois personnages regardent devant eux. A quoi pensaient-ils? D'après toutes les vérités que l'histoire nouvelle venait de mettre au grand jour, Damad Ferid Pacha ne connaissait ni le monde, ni la Turquie, ni la nation turque. Mais il est complètement insensible sous le lourd fardeau de la tâche que son maître le Sultan lui a confié de gouverner la haute communauté turque. Les seuls sons qu'on entende, c'est le bruit que produit la maladresse des serviteurs en enlevant et remplaçant fourchettes et couteaux... Le dîner tire à sa fin...

Puis, on passe dans une pièce étroite au milieu de laquelle se trouve une table de dimension assez considérable. Nous ne nous sommes pas assis que le grand vézir propose:

— Si nous faisons venir une carte afin que le Général Inspecteur nous donne des explications...

Et l'on étale une carte sur la table. On devine aisément que cette carte était tenue prête par le grand vézir. C'est l'atlas de Kie-

pert, qui contient la carte d'Asie - Mineure. Damad Ferid et Mustafa Kemal sont placés l'un en face de l'autre, tandis que Cevat Pacha se met à côté de Mustafa Kemal, qui demande à Damad Ferid :

— A quel point de vue demandez-vous ces explications ?

— Par exemple, dit-il, que ferez-vous dans la région de Samsun ?

Ce qu'on voulait qu'on fit dans la région de Samsun, c'était de réprimer la guérilla que les Turcs de là-bas venaient de commencer.

« Il était pour moi, je l'avoue, raconte Mustafa Kemal, fort malaisé de répondre exactement à cette question. Mais je prononçai sans hésitation ces paroles :

— Je juge que l'affaire a été un peu exagérée dans les rapports britanniques. Mais, quoi qu'il en soit, on peut déterminer les meilleures mesures à prendre après avoir étudié la situation sur place. Vous pouvez être tranquille.

Ayant parlé de la sorte, Mustafa Kemal fixe son regard sur Cevat Pacha, sur lequel le grand vézir a aussi arrêté le sien.

— Qu'en dites-vous ? demande-t-il.

Cevat Pacha répond d'un air fort naturel :

— Il est de fait que des questions de cette sorte doivent être réglées sur place. On ne peut rien dire de précis dès maintenant.

Le grand vézir, qui ne paraissait pas satisfait du tout, semblait s'efforcer de formuler une préoccupation plus grave encore. Brusquement, il demande d'une voix plutôt émue :

— Très bien. Pouvez-vous me montrer sur la carte la région sur laquelle s'exerceront vos attributions ?

Mustafa Kemal avait aussitôt deviné la question qui tourmentait le grand vézir. Il répliqua :

— Je ne la sais au juste moi-même. Peut-être, approximativement... et il posa la main sur la carte de Kiepert «...sur cette région-ci...» Ce disant, il indiquait du doigt quelques provinces tout en regardant, d'un air cette fois plus significatif, Cevat Pacha. Celui-ci avait compris de son côté ce qui préoccupait le grand vézir. Il ajouta, tandis que Mustafa Kemal retirait sa main de dessus la carte :

— La région n'a pas d'importance. Le général commandera naturellement aux forces qui s'y trouvent. D'ailleurs, il ne reste plus grand chose nulle part, en fait de forces...

Tout en achevant ces mots, Cevat Pacha feignait de s'éloigner de la table, comme pour souligner que la question n'avait aucune importance. Mustafa Kemal rendait grâce, à part soi, à Cevat Pacha

de ce geste. Les paroles du général paraissent avoir satisfait le grand vézir. Les trois personnages s'installaient chacun dans un fauteuil.

- Quand partez-vous? demande le grand vézir à Mustafa Kemal.
- Quand vous le jugerez bon. Je suis prêt à partir.
- Vous êtes-vous rendu chez Sa Majesté?
- Non, je n'en ai pas reçu l'ordre.
- L'ordre a été donné. Je vous le communique. Allez voir demain Sa Majesté.

L'heure est venue de se séparer. Les deux invités, Mustafa Kemal et Cevat, une fois dans la rue après avoir quitté l'homme, marchent bras-dessus bras-dessous dans la nuit. De ces deux camarades qui, sur le trottoir de la rue de Nişantaş, avancent à pas rapides vers Teşvikiye, l'un demande à l'autre du ton le plus amical:

- Comptes-tu entreprendre quelque chose, Kemal?
- Oui, général, je compte entreprendre quelque chose.
- Dieu t'assiste et te permette de réussir!
- Nous réussirons à tout prix!